

Bonjour mes chers étudiant, bienvenu mes chers amis

Jacques Fontanille, extrait de son livre « formes de vie »

Les vivants persistent à vivre, et les humains persèverent. Les cours de vie prennent forme dans la manière dont leur continuité est assurée, malgré les obstacles et les aléas. Et le sens de la vie est tout aussi bien dans la force des engagements, dans les hésitations, les attermoiments, les renoncements et les changements de cap qui permettent, ou ne permettent pas, de persister.

Aujourd'hui, nous parlons d'un tableau de peinture particulier, La Mort de Sardanapale d'Eugène Delacroix, chef de file des romantiques. La violence de la touche, l'arabesque, la superposition des couleurs, la sensualité et la volupté de la mort qui y sont mis en scène sont vraisemblablement proches de la situation tragique que nous vivons actuellement.



La mort de Sardanapale s'inspire d'un poème de Byron écrit en 1821 : le poète y décrit les derniers instants d'Assurbanipal, souverain assyrien évoqué dans la Bible et chez les Anciens. Pour rendre compte du goût pour la débauche et de la démesure du roi, Delacroix s'inspire aussi de Victor Hugo, de Rossini, etc. le tableau donne naissance à une scène vaste et orgiaque : « couché sur un lit superbe, au sommet d'un immense bûcher, Sardanapale donne l'ordre à ses eunuques et aux officiers du palais d'égorger ses femmes, ses pages, jusqu'à ses

chevaux et ses chiens favoris ; aucun des objets qui avaient servi à ses plaisirs, rien ne devait lui survivre. », explique Delacroix lorsque le tableau est exposé pour la première fois.

Le peintre transcrit le sentiment du monarque dans un langage personnel façonné à partir d'une prodigieuse culture picturale faite d'enseignements français, flamands, hollandais, italiens, anglais, orientaux classiques et modernes. La toile étonne par l'audace du plan tronqué vu en contre-plongée, l'effet de lumière et de notes claires et fraîches. Le faisceau des flammes du bûcher la traverse en diagonale du bas à droite vers le haut à gauche, modèle le corps en proie à un spasme sensuel en passant graduellement des rouges profonds aux roses nacrés sur lesquels se détachent la chair laiteuse des torsos et le blanc cru drapé du roi.

Au loin, alors que la ville brûle, le palais semble emporté dans un flot furieux où se perd toute notion de hiérarchie, de genre, d'espèce et de rang. N'obéissant plus à aucune logique, maîtres, soldats, esclaves, femmes, hommes, animaux, corps, objets, s'enchevêtrent dans un magma pathétique à l'image de la vie et de la mort.

C'est avec des couleurs bien réparties, des contrastes d'ombres, de demi-teintes et de lumière, d'excès de rouge et de blanc, une touche rapide, un jeu subtil d'empâtements audacieux, vibrants, juxtaposés à des glacis transparents, légers, lumineux et modulés que le peintre exalte les voluptés des chairs, les textures des étoffes chatoyantes, la préciosité des bijoux et des pièces de l'orfèvrerie qui animent le premier plan.

L'arabesque vertigineuse des modelés sublimes épouse les formes accidentées, donnant une sorte de sensation de vie, de mouvement et d'une unité esthétique au tableau.

Le parfum du scandale :

Lors de la présentation de la mort de Sardanapale, la critique est outrée, scandalisée par un tableau condamnable sur le plan tant moral que technique. Les tenants du classicisme en peinture, qui goûtent peu à ce tableau plein de courbes et d'arabesques, lui reprochent le manque d'unité et de perspective, la forme ne sert pas le fond.

Le souverain couché langoureusement sur son lit semble étranger et indifférent au massacre qui se déroule sous yeux dans un détachement et un mépris des choses qu'envieraient les plus grands dandys ! Et il y a pire puisque les servantes succombent en poussant un soupir qui semble moins celui de la douleur que celui du plaisir.